

Grégoire Bouillier
**Le syndrome
de l'Orangerie**



Flammarion

Le syndrome de l'Orangerie

Du même auteur

Rapport sur moi, Allia, 2002 (prix de Flore) ; J'ai lu, 2004, 2020.

L'Invité mystère, Allia, 2004.

Cap Canaveral, Allia, 2008.

Le Dossier M, Livre 1, Flammarion, 2017 (prix Décembre) ; J'ai lu, 2019.

Le Dossier M, Livre 2, Flammarion, 2018, J'ai lu, 2020.

Charlot déprime suivi de *Un rêve de Charlot*, Librio, 2019.

Le cœur ne cède pas, Flammarion, 2022 (prix André Malraux et prix Honoré de Balzac) ; J'ai lu, 2024.

Grégoire Boullier

Le syndrome de l'Orangerie

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-4574-2

Pour Alix

« I see dead people. »
HALEY JOEL OSMENT, *Sixième Sens*

PROLOGUE

« 1 boîte de petits pois. »
ANTONIN ARTAUD, *Cahiers de Rodez*

- Et les carnets ?
- Quels carnets ?
- Vous savez bien, Bmore. Vos carnets. Les fameux. Ceux dans votre placard. Ceux de quand vous étiez fou schizo-phrène. Que vous avez exhumés à la fin de votre dernier livre.
- Eh bien quoi ?
- Des trucs intéressants ? Des trucs *exploitables* ? À la fois émouvants et exorbitants ?
- Non, rien. De la bouillie de mots. Du pur charabia. Et malsain avec ça.
- Vous faites marcher celle-ci. Avouez.
- Je vous promets, Penny. Aucun intérêt. La misère et la déchéance comme on ne les souhaite à personne. La folie la plus plate et illisible. Pas question de faire de la publicité pour ça ! Sachons rester dignes. En ces temps d'obscénités et de détresses, c'est le minimum.
- D'accord, Bmore. Vous ne voulez pas en parler. Celle-ci comprend. C'est votre vie privée. Votre jardin secret, comme qui dirait.

- Comme qui dirait et on se demande bien qui.
- C'est tout de même dommage. Celle-ci était curieuse. Elle espérait... Elle pensait que...
- Okay, Penny. Et de votre côté ? Quoi de neuf à l'agence ?
- Ça n'arrête pas ! Celle-ci ne compte plus les morts suspects qu'on nous demande d'élucider. Notre dernière enquête nous a sacrément positionnés sur le marché des agences de détective. Va falloir embaucher si ça continue.
- On ne va embaucher personne.
- Dites donc, ce n'est pas la joie aujourd'hui. Il y a un problème ?
- Nullement.
- Vous avez mangé un truc qui passe mal ? Vous avez encore regardé le journal télévisé ? Vous savez pourtant que les micros-trottoirs vous ruinent les chakras.
- Ça existe encore : les chakras ?
- Allez, dites. Celle-ci voit bien qu'un truc vous chagrine.
- Tout va bien, Penny. Je vous assure. C'est juste que j'attends le résultat d'examens médicaux.
- Merde. Vous êtes inquiet ?
- Non non, rien de grave. Sûrement un truc bénin. C'est l'âge. Tout se détraque à la longue et cela ne va pas s'arranger. Ce n'est pas comme si j'avais tout l'avenir devant moi.
- Celle-ci peut faire quelque chose ?
- Ne vieillissez jamais !
- Elle y travaille.
- Parfait. Mais parlez-moi des affaires qu'on nous propose. Des choses intéressantes ?
- Faut voir. Celle-ci vous passe toutes les personnes retrouvées momifiées chez elles. Car pas mal de gens nous demandent d'enquêter sur des proches décédés dans la solitude et le dénuement, telle Jacqueline montée de sa Bretagne natale à la capitale et retrouvée six mois après sa

mort dans son petit studio de la butte Montmartre. Elle avait 54 ans. C'est son cousin qui nous a contactés. Mais on nous signale aussi des cas semblables à Brest, à Libourne, à Pau, à Nantes, à Nîmes, etc. Une véritable épidémie ces temps-ci, on se demande bien pourquoi. Les gens ont l'air de croire que nous sommes devenus des spécialistes des corps en décomposition et des drames liés à l'isolement social. En quoi ils se trompent, n'est-ce pas Bmore ? Rassurez celle-ci, Bmore...

– Si fait, Penny, si fait. Répondez qu'on est débordé, avec un petit mot gentil.

– Ça roule.

– Cela me fait penser que l'ami Philippe m'a proposé une affaire. Une autre enquête le mobilise corps et âme en ce moment et il s'est dit que cela pouvait nous intéresser.

– Ah oui ?

– Je vous la fais brève.

– Vaut mieux. Celle-ci vous rappelle qu'on n'en est qu'au prologue.

– Okay. C'est l'histoire d'une alliance en or trouvée par hasard au bord d'une petite rivière, du côté du Finistère Nord. J'ai moi-même trouvé un jour une épingle à cheveux à l'angle des rues Bleu et Papillon et je sais la folle émotion de découvrir par terre un trésor qui semble tout à coup vous appeler par votre nom.

– Ne vous égarez pas, Bmore. Allez au fait.

– Okay. Vu sa taille, l'alliance devait appartenir à une femme et l'avait-elle perdue ? S'en était-elle débarrassée ? Tout de suite après le mariage ou bien après ? Il y avait là matière à énigmes, à drames et, très certainement, à un beau personnage de femme, libre et puissante, comme on les aime.

– Vous savez que vous devenez caricatural, Bmore. C'est triste.

- C'est exprès. Trop de gens se délivrent en ce moment des certificats de bonne conduite féministe. On se croirait en 1944 lorsqu'il n'y avait plus que des résistants en France. Cela promet de joyeuses épurations.
- Oh Bmore. Vous en êtes encore là ? Pffff.
- Vous voulez la suite de l'histoire ou on se quitte bons amis ?
- Faites. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur.
- Okay. Il se trouve qu'à l'intérieur de l'alliance, il était gravé une date et deux noms. Ceux d'une femme et d'un homme mariés en 1922, tous les deux hollandais et tous les deux connus à Eindhoven pour avoir été de fieffés nazis spoliant les Juifs et se livrant à tout un tas de saloperies nationales-socialistes pendant la Deuxième Guerre mondiale. Sacré rebondissement, n'est-ce pas. Qu'en dites-vous ?
- Euh, vous voulez qu'on enquête sur quoi exactement, Bmore ? Comment l'alliance d'une putain de nazie batave a pu se retrouver cent ans plus tard dans la campagne bretonne ? Vous voulez qu'on remonte la rivière jusqu'à Eindhoven ? En canoé, peut-être ? Ou avez-vous dans l'idée d'humaniser des salopards finis, de démontrer qu'ils sont banalement comme nous et, de ce fait, que nous sommes banalement comme eux, car c'est très à la mode ces temps-ci.
- Vous avez raison, Penny. C'est nul. Cette enquête n'est pas pour nous. C'est juste que le type qui a trouvé l'alliance était tout ému. Tant pis. On ne peut pas se mettre à sa place. On fait quoi alors ?
- Un certain Jean R. nous signale un fait divers pas piqué des hannetons. Dans les années 1960, une baronne a été retrouvée chez elle, ligotée sur une chaise et un sabre japonais planté en travers de son corps, si bien qu'elle était aussi clouée au parquet. Vous visualisez la scène ? Une

baronne épinglée au sol comme un papillon par un sabre la transperçant de part en part. Voilà un fait divers ou celle-ci n'est pas un personnage de fiction ! Qu'en dites-vous, Bmore ? En plus, le crime n'a jamais été élucidé. Cela ne vous dirait pas d'enquêter dans les milieux de la noblesse de France ? Cela nous changerait. Ce doit être assez croquignolet.

– Pas franchement, non.

– Rhooo, vous n'êtes décidément pas drôle.

– Autre chose, Penny ?

– Euh, oui. Une certaine Pauline T nous a envoyé la photo d'un Superb Starling (ou Lamprotornis superbus), une variété d'oiseau bleu que l'on trouve au Kenya. Elle aimerait qu'on se lance sur les traces de tous les oiseaux bleus qui existent dans la nature, afin que chacun puisse choisir son Oiseau bleu. Au passage, Pauline T postule pour faire un stage à la Bmore & Investigations, des fois qu'on aurait besoin d'aide. Elle a envoyé un CV.

– Elle a un peu d'expérience ?

– Plutôt oui. En 2019, elle a élucidé l'énigme qui, page 96, préoccupe Modiano dans son livre *Livret de famille* : le nom du village « se finissant en euil » dont il ne parvient plus à se rappeler serait Auneuil, dans l'Oise. Elle a transmis l'info à Modiano mais il n'a pas donné suite. Ni merci ni rien. En 2021, elle a aussi mené une enquête perécienne sur la possibilité de traverser Paris du nord au sud en n'empruntant que des rues dont le nom ne contient pas la lettre « e ». Un profil intéressant, si vous voulez l'avis de celle-ci.

– Okay. Quoi d'autre ?

– Gérard D aimerait que l'on raconte l'histoire de la truie condamnée à mort en 1548 à Valençay, dans l'Indre. Bernard C, lui, nous propose l'affaire Leïlah Mahi. Surnommée la « mystérieuse inconnue du Père-Lachaise », ses

ces cendres reposent au colombarium, casier n° 5011, avec une photo d'elle, une sublime photo, on dirait Louise Brooks ! On ne connaît que la date de son décès : 12 août 1932. Elle fait partie de ces « belles disparues » dont il ne reste qu'une unique photo qui défie le temps et l'oubli avec leurs yeux de sulfure.

– Il me semble que cette affaire a déjà été traitée...

– Hey, Bmore, va falloir vous décider. On ne va pas rester à regarder les mouches voler.

– Pourquoi pas ? Vous avez déjà regardé une mouche, Penny ? C'est bizarre, une mouche. Cela peut être très beau.

– Waouh, vous déprimez vraiment, Bmore.

– Le problème, Penny, c'est qu'il n'y a aucun lien entre ces histoires et nous. Aucun lien personnel, ni conscient ni inconscient, ni de près ni de loin. Je ne sens aucune vibration. Aucun *décllic*. Vous comprenez ? C'est le déclic qui fait l'histoire et non l'inverse. Et puis, les faits divers ne vont pas devenir notre fonds de commerce. Nous valons mieux que ça.

– Mais il ne s'agit pas de ça ! Il s'agit de résoudre des mystères, Bmore ! Il s'agit de se coltiner l'imagination de la réalité. C'est vous-même qui l'avez dit. Il s'agit de découvrir la Vérité ! Parce que la Vérité existe. Et même si Elle n'existe pas, c'est quelque chose que l'on peut dire seulement après L'avoir beaucoup beaucoup beaucoup cherchée. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut poser comme un postulat de départ. Sinon, c'est la porte ouverte aux mensonges. Et on sait où conduit le mensonge. Regardez autour de vous.

– C'est beau comme vous parlez, Penny.

– Moquez-vous !

– Allons, Penny, finissons-en avec ce Prologue.

- Comme vous voulez. Celle-ci tient tout de même à dire que cela démarre mal.
- On démarre comme on peut, Penny, dans la vie comme dans les livres. Autre chose au courrier ?
- Celle-ci vous a mis de côté... Mais attendez. Elle allait oublier. À propos des micros-trottoirs. Il n'y a pas que vous qui râlez contre cette « hideuse pratique qui feint de donner la parole aux gens alors qu'elle la manipule ». Les journalistes de France 3 eux-mêmes ont protesté auprès de leur direction, via un communiqué réclamant d'en finir avec ce « degré zéro du journalisme » qui, en les « mettant sur le trottoir, jette leur déontologie au caniveau ». Voilà qui est envoyé, n'est-ce pas !
- Ça grince aussi dans les rédactions ? Chouette alors ! Tout n'est donc pas perdu !
- La mauvaise nouvelle, c'est qu'un informateur (qui tient à rester anonyme, vous vous doutez pourquoi) nous a fait parvenir, façon « gorge profonde », la réponse de la direction de France 3. Autant vous dire que ce n'est pas la joie. Non seulement les journalistes vont devoir continuer à faire le trottoir, mais il va leur falloir racoler encore plus et mieux. Car la pratique du MT...
- La « pratique du MT » ?
- Eh oui, le micro-trottoir a désormais son acronyme officiel, ce qui est très mauvais signe car cela fait entrer de plain-pied le mot dans la sphère professionnelle et, de ce fait, l'installe dans la durée, comme SDF ou n'importe quelle grande entreprise type EDF.
- Je vois. Mais je vous ai interrompue...
- Celle-ci vous disait que la direction de l'information de France 3 a officiellement inscrit la pratique du MT dans son nouveau « guide des préconisations éditoriales ». En clair, il est demandé aux journalistes de faire toujours plus de MT et, tenez-vous bien, ceux-ci doivent dorénavant être

de « meilleure qualité ». « Meilleure qualité » signifiant « personnaliser » et « diversifier les profils » des clients racolés sur la voie publique, ainsi que les lieux de tapinage journalistique, « vérifier plus ou moins (sic !) la plausibilité » des propos recueillis, etc. Ce n'est plus le degré zéro mais le degré moins que zéro du journalisme qu'exige à présent la direction de l'information de France 3. Étonnez-vous que les jeunes journalistes quittent le métier au bout de quelques années, dégoûtés qu'ils sont par la « perte de sens » de leur métier.

– Étonnez-vous du bordel ambiant et de la bêtise partout. Mais le plus incroyable, c'est encore la volonté d'une direction de l'information de ne *pas* informer ou, plus exactement, de former à l'ignorance. Vous avez une explication ?

– Il faudrait faire un micro-trottoir pour en avoir le cœur net. Nous ne serions pas plus avancés mais on saurait au moins que certains sont contre, d'autres d'accord et qu'un dernier tiers n'a pas d'opinion.

– Bonne idée ! C'est tout ?

– Dans « nécessité il y a cécité », nous signale Kathleen R. Celle-ci pense que c'est un message personnel pour vous. Sinon, Jennifer M nous demande d'enquêter sur elle-même, tandis qu'Éva A voudrait qu'on retrouve son premier amour. Pour sa part, Delphine F aimerait que nous retracions la vie de son oncle Claude, un marginal qui a été retrouvé chez lui plusieurs mois après sa mort, gisant au sommet d'une montagne d'ordures haute de plus d'un mètre. Un vrai cas de syndrome de Diogène. C'est Delphine qui a découvert le corps et elle précise que, bizarrement, les vers ne l'avaient pas bouffé.

– Toutes ces histoires sont vraies de vraies, on est bien d'accord, Penny ?

– Absolument. On ne peut plus réelles. Mais voici un cas intéressant. Sylvie C nous indique que, le 22 janvier 2016,

place du Colonel Fabien, elle a aperçu une femme « normalement nue, incroyablement et magnifiquement nue », qui marchait dans la rue, bravant le froid de façon souveraine, bravant les regards emmitoufflés des passants qui n'en revenaient pas de voir une femme toute nue dans la rue, certains s'offusquant et voulant appeler la police, d'autres ricanant, etc. Sylvie C précise qu'il ne s'agissait pas d'une caméra cachée ni d'une quelconque mise en scène. Elle voudrait que nous retrouvions cette femme, qu'elle a suivie jusqu'à la rue de la Grange aux Belles, puis jusqu'à l'hôpital Saint-Louis, où la femme est entrée, toujours royalement nue. Sylvie C dit que, avant ce jour, « elle n'avait jamais vu personne marcher ». Marcher tout court, pas marcher nu. Vous comprenez ? Vous voulez voir la photo qu'elle nous a envoyée ?

– Montrez... C'est vrai que pour être nue, elle est toute nue. Elle n'a même pas de chaussures. En plein mois de janvier, elle devait sacrément se les geler. Vous diriez quoi, Penny ? Qu'elle a une quarantaine d'années ? Dommage que la photo la montre de dos. On ne voit pas son visage.

– Justement. On pourrait tenter de mettre un visage sur ce corps. Qu'en dites-vous ? Toutes les femmes aimeraient qu'on mette un visage sur leur corps.

– Faut voir. Peut-être. Autre chose ?

– Eh bien, un certain Vincent W était de passage cet été en Ardèche et on lui a raconté l'histoire d'un jeune Allemand qui s'était installé dans la région. Le genre idéaliste en rupture avec sa famille, laquelle traînerait, paraît-il, un lourd passé nazi. Il avait posé sa caravane pourrie dans un coin de verdure et il a vécu là un moment, à l'écart de tout. Sauf qu'il a subitement disparu. Nul ne sait ce qu'il est devenu. Il ne reste que sa caravane pourrie. Vincent W nous a lui aussi envoyé des photos.

- Vous êtes sûre que ce n'est pas une blague ? Cela ressemble furieusement au film *Into the Wild*.
- Peut-être un copycat. En tout cas, Vincent W et son compagnon (Bernard P) ont tout de suite pensé à nous. Une « évidence » selon eux. Un « sujet passionnant pour la Bmore & Investigations », qu'ils ont tout de suite pensé.
- Les gens sont bien gentils, il n'y a pas à dire.
- Au moins on pense à nous ! Plaignez-vous : ce n'est pas tout le monde !
- Rien d'autre ?
- Il y a bien Murielle D qui nous a contactés au sujet de Fred Deux, un écrivain qui, pendant trois décennies, s'est enfermé dans sa cave pour raconter sa vie sur bandes magnétiques. Soit 200 heures d'enregistrement ! Un truc de fou à écouter ! Mais finalement, Murielle D a elle-même mené l'enquête et elle vient de publier un livre.
- Mais voilà ! Mais bravo ! On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! C'est ce que j'ai toujours dit.
- D'accord. Mais on fait quoi maintenant, Bmore ?
- Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est qu'au commencement, il n'y a jamais ce qu'on veut mais toujours ce dont on ne veut pas. Ce n'est pas forcément un bon début, mais c'est un début.
- Si vous le dites.

PARTIE I

« Et là, que vois-tu ? »

JEAN EUSTACHE, *Les Photos d'Alix*

1.1

C'est drôle.

Ou ce n'est pas drôle.

Mais l'autre jour, je suis allé au musée de l'Orangerie.

(C'était il y a pile une semaine.)

C'était la première fois que j'allais voir les Nymphéas de Claude Monet.

(Il faut un début à tout.)

Cela ne s'était jamais trouvé auparavant.

Jamais je n'avais vu les Grands Panneaux de l'Orangerie.

Vu de mes yeux vu.

Et il s'est passé un truc bizarre.

J'ai été pris de vertige, d'angoisse.

Je me suis senti terriblement oppressé.

Cela a été immédiat.

Tout juste si je n'ai pas fait un malaise.

Ce n'était pas du tout prévu.
Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais.
Surtout concernant les Nymphéas de Claude Monet.

Ce n'est qu'une fois sorti de l'Orangerie, une fois dans la rue et à l'air libre, *une fois loin des Nymphéas de Monet*, que j'ai commencé à me sentir mieux. Voici que je respirais de nouveau normalement.

J'étais redevenu léger.

Preuve que si mon angoisse disait quelque chose de moi, elle disait aussi quelque chose des Nymphéas, puisqu'ils en étaient la cause.

Disait quoi ?

D'où cette angoisse ?

Quel lien avec les Nymphéas ?

Que cachait ceux-ci d'angoissant, s'ils cachait quelque chose d'angoissant ?

Était-ce lié à mes examens médicaux ?

Car je ne cherche à convaincre personne : je témoigne simplement d'un choc pictural qui m'a moi-même surpris, au point d'aggraver le malaise que j'avais ressenti en me le rendant parfaitement incompréhensible.

Que s'était-il passé lors de ma visite à l'Orangerie ?

Qu'avais-je vu ?

1.2

Que voit-on d'un tableau ?

On ne sait pas.

On ne sait jamais.

On ne nous a jamais appris à voir avec nos yeux.

Raison pour laquelle, devant une peinture, nous nous dépêchons de lire le cartel qui indique le nom du peintre, le titre de l'œuvre, la date, etc. Nous nous empressons de prendre des informations afin d'avoir des mots. C'est important les mots. (J'en sais quelque chose.) Car nous voici sauvés ! Nous savons tout à coup le nom du peintre, le titre de l'œuvre, la date, etc. Voici que nous avons quelque chose à dire. Voici que nous avons l'impression de savoir et, donc, de voir. (Youpi !)

À partir de là, nous ne voyons plus avec les yeux mais avec les mots. Nous voyons la peinture à travers les lunettes que les mots nous chaussent, comme si les mots permettaient de mieux voir et que c'étaient eux qui donnaient à voir, eux qui étaient nos yeux, tout à coup. (Grave erreur !)

Car il s'agit d'un tour de passe-passe.

Dans ce passage des yeux qui regardent le tableau aux yeux qui lisent ce qui est écrit dessous, il y a le passage de l'image à la parole, des sens à l'intellect, de l'individu à la société. Il y a que nous perdons de vue la peinture et que nous perdons la vue tout court. Loin de nous ouvrir les yeux, les mots ne font que mettre des mots sur notre cécité. Ils nous forcent à regarder ailleurs en socialisant notre regard et en nous empêchant de tomber dans le vide de notre rétine. Car l'œil ne sait pas ce qu'il voit. De même que les cartes ne savent pas qu'elles jouent au poker et, de ce fait, qu'elles se fichent du gagnant comme du perdant, les yeux ne savent pas ce qu'ils voient. Ils ne savent même pas qu'ils voient ! Comme aux animaux, il manque aux yeux la parole et ainsi ne peuvent-ils pas dire ce qu'ils voient. S'ils le pouvaient, ils auraient d'autres mots que ceux que nous plaquons sur la peinture.

Par exemple : on arrive à l'Orangerie, on entre dans la première salle et ce que l'on voit, c'est Claude Monet écrit en énorme, avec tout ce que ce nom signifie ; ce que l'on voit, c'est le mot nymphéa, c'est la date de 1914, c'est le mot impressionnisme, c'est le mot musée, ce sont peut-être les millions d'euros que valent aujourd'hui les tableaux de Monet et, par-dessus tout, écrit encore plus gros, attention spoiler, ce que l'on voit, c'est le mot « chef-d'œuvre ». Puisque tout le monde dit que les Nymphéas sont un chef-d'œuvre et que tout le monde en est convaincu avant même de voir le plus petit nymphéa peint par Claude Monet ! Ce qui fait que, malgré soi, on ne regarde pas la peinture, *on cherche à voir le chef-d'œuvre*. On tente de faire le lien et on s'évertue à comprendre le comment du pourquoi. On essaie de combler la distance qui va de la toile au chef-d'œuvre et, jugeant à cette aune, on se dit : Ça, un chef-d'œuvre ? Mais oui, mais c'est bien sûr ! Ou, au contraire : Ça, un chef-d'œuvre ? Mais un enfant de quatre ans ferait mieux... Au lieu de regarder la peinture et d'aiguiser son regard sur elle, chacun s'évertue à faire coïncider les mots qu'il a en tête avec la chose qu'il a devant les yeux, au complet détriment de celle-ci. Car ce faisant, nous passons totalement à côté de l'aventure de l'œil et, a fortiori, de celle de la peinture.

Et cela vaut pour la musique.

Cela vaut pour tous les arts.

Même la littérature !

Ce qu'il faudrait, c'est accéder à sa propre voyance. C'est dépasser la légende qui se trouve sous le tableau comme la légende qui l'auréole au-dessus. Histoire de se doter d'un regard à soi, d'un regard neuf, d'un regard d'abord muet.

Plus facile à dire qu'à faire.

Car allant voir les Nymphéas, j'étais comme tout le monde.

J'étais moi aussi clafi de mots tout faits, d'idées reçues et de lieux communs merveilleusement stéréotypés.

Je m'attendais, comme tout un chacun, à être ébloui par la féerie picturale s'extasiant sur près de 200 m². Conquis d'avance, je m'imaginai accéder aux mystères enchanteurs des jeux d'eau et de lumière, à l'air vibrionnant devenu palette de verts et de bleus, aux tourbillons de fleurs s'épanchant avec des grâces convolutées d'appogiatures, au culte impressionniste de la nature, sans oublier le sentiment de méditation et de paix intérieure que n'importe qui de normalement constitué éprouve en présence des Nymphéas. À ce qu'il paraît.

Pas moi.

Je ne dois pas être normalement constitué.

Car on parle tout de même des Nymphéas de Monet !

On parle de la « Sixtine de l'impressionnisme », dit le peintre André Masson (en 1952).

On parle d'une œuvre qui, après être tombée dans l'oubli, inspira les peintres de l'abstraction lyrique américaine dans les années 1950, aux premiers rangs desquels Jackson Pollock, Sam Francis, Joan Mitchell ou Mark Rothko, excusez du peu !

Car je le dis en passant : ce sont les Américains qui ont consacré les Nymphéas de l'Orangerie comme une œuvre majeure de l'art moderne, bien aidés en cela par l'historien d'art Alfred Barr qui, en 1955, acheta un panneau inédit

des Nymphéas pour l'exposer au MoMa de New York, dont il fut le premier directeur. Succès immédiat auprès de la nouvelle garde artistique new-yorkaise ! Et divine surprise en France ! Car depuis leur exposition au public en 1927, les Grands Panneaux étaient tombés dans l'oubli. Depuis 30 ans, plus personne ne s'intéressait à ces grands machins de l'Orangerie, ni les critiques qui les avaient d'emblée jugés « déroutants » et « démesurés », empreints de « fatigue » et de « vieillesse ». Ni le public, qui n'avait aucune raison d'être meilleur juge. D'ailleurs, le 25 août 1944, en pleine bataille pour la libération de Paris, un obus put sans problème éventrer le toit de la grande salle de l'Orangerie et abîmer un panneau sans faire la moindre victime (c'est dire l'affluence !), ni émouvoir outre mesure les institutions qui, contrairement aux œuvres du Louvre, n'avaient pas cru bon de mettre les Nymphéas à l'abri de la guerre et/ou de la convoitise de l'Occupant (lequel s'en ficha d'ailleurs royalement, comme quoi...). Et voici que, dix ans plus tard, les Américains proclamaient que les Nymphéas étaient un chef-d'œuvre. Voici que la France découvrait qu'elle possédait un trésor international. Il n'en fallut pas plus pour que des travaux de restauration soient menés à l'Orangerie, afin de mettre en valeur les panneaux de Monet comme ils le méritaient.

À quoi tiennent les choses ?

Autant se débarrasser tout de suite de cette facétie : pour un Américain, « Monet is money », c'est subliminal, c'est câblé dans le cerveau, surtout celui d'un directeur de musée né à Detroit (Michigan). Mais là n'est pas l'important.

Ce qui compte, ce sont les Rothko et les Sam Francis s'emparant des Nymphéas pour y trouver une liberté, une joie, une audace et un vocabulaire aux antipodes de l'intellectualisme des avant-gardes ayant à la même époque révolutionné la peinture. Car on a tendance à l'oublier, on ne

le croirait pas tant Monet semble un peintre du XIX^e siècle, mais dans les années 1910, en même temps que les Nymphéas, c'était le cubisme, le futurisme, le fauvisme, le constructivisme et l'idéalisme abstrait. C'était *Les Demeures d'Avignon* de Picasso et *Le Cavalier Bleu* de Kandinsky, c'était le *Carré noir sur fond noir* de Malevitch et même le *Nu descendant un escalier* de Marcel Duchamp. Sacrée période ! Merveilleuse effervescence ! Avant que la guerre de 14-18 ne brise les enthousiasmes. Or, les Nymphéas proposaient autre chose. Ils portaient en eux l'invention du « all over » et du « dripping », ils magnifiaient l'ampleur et la spontanéité du geste de peindre, ils faisaient soudain la part belle au vide et ils s'élevaient de la figuration pour ouvrir la voie à des paysages non seulement abstraits, mais intérieurs. Ils renonçaient même à l'idéal bourgeois de la peinture à accrocher chez soi avec des formats visant l'incommensurable. Fécondant l'avenir, les Nymphéas faisaient, dans la forme comme dans le fond, exploser tous les cadres de la peinture et moi... devant tant de prodiges... de n'éprouver que malaise et angoisse ?

Mais qu'est-ce qui ne va pas dans mon cerveau ?
(Parfois je me donnerais des gifles.)

De toute évidence, j'étais à côté de la plaque.
Je ne pouvais avoir raison contre Sam Francis et Rothko
et le monde entier.
Impossible !

Mais qu'y puis-je ?

J'étais dans l'erreur ?
La belle affaire.

Ce ne serait pas la première fois.
J'ai toute ma vie été dans l'erreur.

Mon existence est une erreur de bout en bout.
Toutes mes amours en témoignent.
Ma naissance aussi.

Qu'y puis-je ?

Qu'y puis-je si, contemplant cette eau stagnante, ces nymphéas métastasant à n'en plus finir, ce continuum de couleurs plus ternes que vives se dressant telle une muraille d'eau végétalisée, je me suis senti oppressé, sans pouvoir identifier de quelle oppression il s'agissait. Comme s'il émanait des Nymphéas quelque chose de... triste ? De funèbre ? De morbide ? De délétère ? Ce mot-là, délétère, qui me vient tandis que j'écris. Parce que j'écris. Parce que ce mot exprime au plus près mon sentiment du moment. Aussi incongru et inapproprié soit-il lorsqu'il s'agit de la peinture de Claude Monet, j'en ai bien conscience.

J'ai bien conscience que les mots malaise, angoisse, morbide et funèbre ne font pas partie du vocabulaire que l'on associe ordinairement à Monet.

J'ai bien conscience qu'un jardin, espace par définition à ciel ouvert, qui plus est peint par un artiste célèbre pour avoir sorti la peinture de l'atelier et l'avoir amenée au grand air ne devrait pas causer des sensations d'oppression et d'enfermement.

Pourtant, tout m'apparaissait ici figé, immobile, statique, opaque, silencieux, inerte.

Trop figé et trop silencieux pour que la vie puisse circuler, s'épanouir, s'égayer.

D'où ma sensation de claustrophobie.

Comment un espace ouvert peut-il donner l'impression d'un lieu clos et replié sur lui-même ?

Si on supprimait les mots, que verrait-on ?

Mystère.

Mais qu'y puis-je ?

« Aie le courage de te servir de ta *propre* intelligence », recommandait Kant. « *Sapere aude!* » insistait-il après Horace et il ne faut pas me le dire deux fois, surtout en latin.

Qu'y puis-je ?

Personne n'est maître de son inconscient, surtout lorsqu'il rencontre l'inconscient d'une œuvre d'art.

On oublie que si on regarde un tableau, le tableau nous regarde d'abord. Il nous regarde même mieux que nous le voyons. Car c'est lui qui plonge d'abord son regard dans le nôtre.

1.3

J'ai oublié de dire que, lors de cette première visite à l'Orangerie, je n'étais pas seul. Penny m'accompagnait. C'était d'ailleurs son idée. Elle non plus n'avait jamais vu les Grands Panneaux et elle ne voulait pas mourir idiote. Montée à Paris de son Yonville natal, elle ne comprenait pas l'indifférence blasée des Parisiens pour les opportunités culturelles qu'offre la capitale, alors qu'à Yonville (76), il n'y a que les ruines d'une abbaye de capucins, un vieux moulin et une pharmacie. Raison pour laquelle, contrairement à moi, elle paraissait très heureuse de se trouver à l'Orangerie. Elle appréciait visiblement ce qu'elle voyait. Elle déambulait dans les deux salles communiquant entre elles par un petit passage, pour contempler avec attention chacun des huit panneaux que Monet avait voulu concaves afin de créer un sentiment d'immersion du plus circulaire

effet ; sans dire un mot, elle longeaît les quatre-vingt-onze mètres de fresques reproduisant la course du Soleil depuis le levant jusqu'au ponant et, à la façon d'un lent et long travelling se bouclant infiniment sur lui-même, elle ne cessait de tourner en rond comme si tourner en rond la conduisait quelque part et que ce carrousel de peinture lui procurait un joyeux tournis, une douce ivresse. Un poisson dans son bocal ! Une petite aiguille trotinant sur le cadran du temps !

À un moment, elle s'est plantée devant le panneau intitulé *Reflets d'arbres* et elle a dit : « C'est beau, n'est-ce pas. » Ce n'était pas une question. J'ai hoché la tête, cherchant à voir ce qu'elle voyait que je ne voyais pas. Pour moi, tout semblait flou, incertain, brumeux, crépusculaire, malsain, chaotique, funèbre.

« Regardez Bmore, a-t-elle insisté. Sur la gauche, les deux nymphéas rose et mauve : quelle délicatesse ! Et les nuances de bleu et de vert, cette façon de peindre l'eau avec un pinceau très sec. Et le ciel qui, au lieu d'être en haut, se reflète dans le bassin et se trouve donc en bas, à nos pieds, sous le niveau de la mer. C'est fantastique ! Tout ici est paradoxal. Avec ses Nymphéas, Monet a renversé le monde. Il a mis la peinture sens dessus dessous. Upside down, comme disait Diana Ross. (Diana Ross et Monet ? Vous êtes sûre, Penny ?) Mais oui, Bmore ! Et regardez, sur la droite, le couple assis sur un banc. Lui tient un parapluie tandis que la femme est joliment dévêtue, ce qui est inédit chez Monet. Car le corps féminin ne l'intéressait pas beaucoup. Il préférait les paysages. Connaissez-vous un seul nu peint par Monet ? Voilà qui change des autres peintres comme des hommes ordinaires. Et dans l'ombre du bouquet de nymphéas qui se trouve tout en haut, vous voyez la petite maison ? On reconnaît très bien le portique avec

la balançoire mauve. Son côté prison aussi. Sûrement une réminiscence des deux petites filles. Avec son Bassin aux nymphéas, Monet nous a légué son testament pictural. Il s'agit d'une œuvre d'art total. Quel génie, n'est-ce pas ! »

J'ai de nouveau hoché la tête.

Je n'en avais pas l'air mais je voyais très bien ce qu'elle voulait dire.

Je voyais les verts et les bleus.

Le ciel à l'envers.

L'horizon s'éclipsant dans l'ellipse.

L'eau partout.

Les saules pleurant des larmes de sang séché.

La balançoire mauve.

La femme nue.

Les deux petites filles.

Les deux fillettes.

Je voyais tout.

Je voyais même la perte des repères puisque Monet conçoit son cycle des Nymphéas de sorte qu'on ne puisse pas l'embrasser d'un seul regard. Ici, on a tout le temps l'œuvre devant soi et derrière soi. On est forcé d'être *en mouvement*. Forcé d'entrer la ronde. Impossible de voir les Nymphéas dans leur totalité. Si bien que, ne sachant où donner de la tête, on est un peu perdu, on est désorienté, on perd pied, déboussolé on est. On ne sait pas vraiment où se mettre ni ce qu'il y a à voir. Avec toute cette eau autour de soi, est-on sur une île au milieu de l'étang ? Est-on dans une barque ? Sur le pont japonais que Monet avait fait construire à Giverny et qu'il peignit tant de fois ? Est-on sur l'eau ? Est-on dans l'eau ? Et si on était *sous l'eau* ? Si on était dans un aquarium ? Ou dans un sous-marin en train de regarder à travers l'ocilleton d'un périscope ? On ne sait pas.

Au vrai, on ne voit rien. Rien de précis. Rien de définitif. Il faut en permanence accommoder sa vue, entre s'approcher au plus près et se reculer au plus loin, entre myopie et hypermétropie. À quelle distance doit-on se tenir ? À quelle proximité ? C'est quoi, une œuvre qui excède notre champ de vision et dont on ne peut saisir que des fragments, des bribes, des éclats ? *Une œuvre qui crée son propre manque ?* Une œuvre qui oblige à choisir entre plusieurs points de vue puisqu'elle n'en offre aucun qui soit fixe et certain.

Une œuvre conçue comme un « panorama », cet ancêtre du cinéma dont Monet était le contemporain et dont, paraît-il, il se serait inspiré pour concevoir sa farandole de Nymphéas, comme si son intention avait été de réaliser un film se déroulant dans le temps et dans l'espace ! Qu'il avait projeté sur huit écrans géants quatre-vingt-onze mètres de pellicule. Alors que le cinéma est un « art mort », par opposition aux « arts vivants » que sont le théâtre et la danse. Le cinéma est un art platonicien et cela qui plaisait à Monet ? Qui sait, ai-je songé, si, en courant très vite, à la vitesse d'au moins 24 images par seconde, les Nymphéas ne s'animent pas ? Si on ne verrait pas soudain *quelque chose* ? Il faudrait faire l'expérience ! En calculant qu'un mètre de pellicule équivaut à 15 secondes de cinéma, les quatre-vingt-onze mètres de peinture correspondraient à un film d'environ 22 minutes et 45 secondes. Tel serait le temps cinématographique des Nymphéas. 22 minutes et 45 secondes. C'était bon à savoir.

En attendant une diffusion dans des salles obscures (j'ai hâte !), peut-être les fresques de l'Orangerie devaient-elles s'apprécier, non en marchant très lentement, mais au galop, en fonçant à toute berzingue. Voire en enfourchant

un vélo et en pédalant à fond les ballons, puisque les Nymphéas étaient un « cycle ». Puisqu'on se trouvait ici dans une arène aux allures de Vel d'Hiv. Et s'il s'agissait d'une vision binoculaire ? D'une vision en relief à regarder avec des verres colorés ? Mais quel bordel cette peinture ! Quel délire !

Avec ses Nymphéas, Monet disait avoir voulu peindre « un tout sans fin, une onde sans horizon et sans rivage ».

C'est réussi !

Pascal, lui, disait que Dieu est « une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Est-ce Dieu que Monet voulut peindre ?

Dieu qu'il peignit ?

Dieu que l'on voit ici ?

Alors qu'en 1914, au moment où Monet entreprend de peindre ses Grands Panneaux, la France vient difficilement d'instaurer le régime de séparation des Églises et de l'État ?

Voilà qui serait cocasse.

En même temps, Monet n'était pas croyant pour un sou : républicain convaincu, il se maria civilement et refusa même d'être enterré religieusement. Volonté respectée à sa mort, en 1926, à l'âge de 86 ans, un an avant l'ouverture au public de son grand œuvre à l'Orangerie pour lequel il s'était battu d'arrache-pied afin qu'il soit exactement comme il l'avait conçu. Pas de chance. La vie est injuste. Ce n'est pas un scoop.

1.4

Est-ce le côté cinématographique ?

Le côté lanterne magique ?

Le côté *cosa mentale* ?

Je me tenais devant le panneau intitulé *Reflets d'arbres* lorsqu'une pensée m'a traversé. Je me suis tourné vers Penny :

– Je crois qu'un cadavre est caché là, quelque part, dans cette salle ou dans l'autre.

– Un cadavre ? Mais qu'est-ce que vous racontez, Bmore ? Vous allez bien ? Vous êtes tout pâle...

– Je vais très bien. Vous vous souvenez de *Blow-Up* ?

– Le film d'Antonioni ?

– Lorsque le personnage principal, le blondinet...

– Thomas le photographe ?

– Oui, Thomas le photographe. Lorsque sur les photos qu'il a prises du parc où il est allé se promener, il s'aperçoit soudain de la présence d'un corps dépassant d'un buisson. Présence invisible au premier coup d'œil, présence si microscopique et fondue dans le décor que personne ne la voit ni même ne la soupçonne alors que le corps est bien là, pourvu qu'on y regarde de très près. Pourvu qu'on agrandisse démesurément l'image. *Pourvu qu'on entre dans l'image*. Et de même ici. Je vous jure, Penny. Un cadavre flotte quelque part dans le bassin aux nymphéas, la mort, le chagrin et la souffrance hantent cette peinture, une espèce de Charly fantomatique se cache, qu'il s'agit de trouver car il est là, je le sens !

– Vous le *sentez* ? Waouh... De mieux en mieux. Alors que vous n'avez pas d'odorat !

– Justement !

– Mais que vous arrive-t-il, Bmore ? Celle-ci ne vous reconnaît plus ! Elle sait bien que Daniel Arasse plaiderait pour une lecture rapprochée de la peinture, mais là, vous poussez loin le zoom. Vous poussez carrément mémé dans les Nymphéas.

– Je suis très sérieux, Penny. Monet a enterré quelque chose ou quelqu'un dans ses Nymphéas. Cette peinture pue la mort ! J'en suis persuadé, même si personne ne s'en doute. Le problème, c'est qu'il faudrait pouvoir zoomer follement. Étudier à la loupe chaque centimètre carré des huit panneaux. Tout passer au Luminol. Sauf que nous ne sommes que de simples visiteurs. Nous ne sommes pas outillés.

– Sans déconner ! Comme s'il n'existait pas assez de faits divers pour en inventer là où il n'y en a aucun ? Cela frise la maladie professionnelle, Bmore. Celle-ci va vous prendre fissa un rendez-vous avec la médecine du travail.

– J'ai déjà des rendez-vous médicaux. Mais quoi ? Le boulot de détective est d'avoir le nez creux. C'est de renifler les trucs louches, de déterrer les cadavres. Ce n'est pas donné à tout le monde. Regardez autour de vous : il y a tellement de choses que les gens ne veulent pas voir.

– Vous parlez des Nymphéas ou c'est une métaphore ?

– À votre avis ?

– L'avis de celle-ci, c'est que vous débloquez à plein tube, Bmore.

– Vous pourriez me faire un minimum confiance, Penny. Nous avons fait du bon boulot l'autre fois. Votre attitude me déçoit, vous savez.

– Ah ne faites pas votre tête de pioupiou qui ignore qui est son vrai père et dont la mère, si elle n'était déjà morte, irait encore se jeter par la fenêtre. C'est d'un vulgaire ! Cela ne marche plus avec celle-ci.

– D'accord, mais si j'ai vu juste ? Si je ne me trompe pas ? Si Monet a réellement enterré quelqu'un ou quelque chose dans ses Nymphéas ?

– Et pourquoi pas le trésor de Rackham le Rouge tant que vous y êtes ?

- Pourquoi pas ? Qu'en savez-vous ? Que savez-vous des Nymphéas et de Claude Monet, hormis ce que tout le monde en dit ?
- Avec des si, tout devient possible...
- Sans des si, rien n'est possible.
- Quel beau raisonnement ! Enfin, Bmore, c'est n'importe quoi ! Alors que nous avons potentiellement plein d'affaires à résoudre. De véritables affaires. Avec de vrais cadavres. De vraies gens. De véritables victimes ! Des noms et des dates ! La baronne retrouvée ligotée chez elle et transpercée par un sabre japonais, par exemple. Voilà du concret.
- Oui, bah, c'est encore moi le patron et on va faire comme je dis, Penny.
- Si vous le prenez sur ce ton, ce sera sans celle-ci. Débrouillez-vous tout seul avec vos nymphéas. Merde à la fin. Celle-ci n'est pas votre esclave. Elle ne vous suivra pas dans votre délire. Car il s'agit d'un délire, Bmore. J'espère que vous en avez conscience et ne comptez pas sur celle-ci : elle ne tient pas à vous voir vous ridiculiser. Hors de question. Ah non ! C'est non !
- Enfin, Penny ! Ne le prenez pas comme ça ! Qu'est-ce que je vais faire sans vous ? Alors que les gens vous adorent ! Mais ne partez pas, Penny... PENNY ! Mais attendez-moi, bon dieu ! (Fait chier !)

1.5

Pour ceux qui s'inquiéteraient de la tournure des événements, je rappelle que c'est le regardeur qui fait l'œuvre.

Le mot « regardeur » est assez laid, mais c'est comme ça qu'on dit.

C'est comme ça qu'on dit depuis Marcel Duchamp qui, pour s'épargner l'ennui d'avoir à expliquer ses ready-made, botta en touche en disant qu'il « attachait plus d'importance au regardeur qu'à l'artiste » et tout le monde de gober la formule.

Tout le monde de se dire : « Bon dieu, mais c'est bien sûr ! »

Sans doute parce que tout le monde y avait intérêt.

Parce que chacun a le droit de voir ce qu'il voit et de le revendiquer haut et fort.

On est en démocratie, non ?

Même Pascal Obispo chante que « La beauté est dans l'œil de celui qui regarde. »

Et si Pascal Obispo le chante.

#je-vois-ce-que-je-veux-et-j'en-suis-fier

Si les Nymphéas existent, c'est parce que des gens viennent les voir à l'Orangerie. Si tel n'était pas le cas, les Nymphéas n'existeraient pas. *Monet n'existerait pas !* Il ne serait rien sans moi, ou Penny, ou Sam Francis, ou n'importe qui.

N'est-ce pas formidable ?

VIVE NOUS !

Vive les tartes à la crème !

À la question de savoir si la réalité existe en dehors de nous, l'art a tranché.

Un arbre qui tombe dans une forêt ne fait aucun bruit si personne n'est là pour l'entendre.

C'est notre époque qui veut ça.

Ainsi l'artiste compte-t-il pour du beurre puisque ce qu'il fait dépend uniquement de sa réception. Puisque l'art procède de gens qui *ne sont pas* des artistes. Puisque l'œuvre ne tient qu'à ce que les uns et les autres projettent sur elle

et qui, dès lors, fait force de loi. Un peu comme une femme n'existe que dans le regard d'un homme et, pardon, quoi ? Que dites-vous, Penny ?

Et si le regardeur est un gros con ?

S'il a la berlue ?

S'il voit des choses qui n'existent pas ?

Des choses aux antipodes des intentions de l'artiste ?

1.6

Rentré chez moi, j'ai songé que si, rediffusé une semaine plus tôt à la télévision, je n'avais pas regardé sur Arte le film *Blow-Up*, je n'aurais jamais eu l'idée qu'un cadavre se cachait dans les Nymphéas de Monet. En tout cas, je ne me la serais pas formulée aussi nettement et, pour tout dire, je ne serais jamais parvenu à mettre des mots sur l'angoisse que j'avais ressentie lors de ma visite à l'Orangerie. Comme quoi...

Rentré chez moi, j'ai songé qu'à l'Orangerie, ce n'était pas une salle de musée que j'avais vue, c'était une scène de crime. Les Nymphéas étaient un mystère de chambre close. Je n'en démordais pas. (Désolé, Penny.) Qui ou quoi Monet avait-il bien pu enterrer dans son bassin aux nymphéas ? Quel cadavre ? Quels secrets ? Cela me tracassait. Il s'agissait d'une énigme qu'il me fallait résoudre. Il s'agissait d'un test de Rorschach et je devais passer le test. Il fallait que je sache si le bruit que fait un arbre qui tombe dans la forêt existe en tant que tel ou uniquement parce que quelqu'un l'entend. Il fallait que je relève le défi des Nymphéas et de l'angoisse qu'ils m'avaient causée. Ma santé mentale en dépendait, plus ou moins. Car ou bien j'avais juste, ou bien j'avais tort contre tout le monde. Dans l'un et l'autre cas, il y aurait des *conséquences* ! Rentré

chez moi, je me sentais comme le professeur Henry Higgins dans *My Fair Lady* lorsqu'il fait le pari qu'il peut, en six mois, faire d'une misérable petite marchande de violettes (d'une « larve de ruisseau, d'une fleur de macadam ») jurant comme un charretier, une duchesse (une « reine de Saba ») parlant l'anglais le plus châtié. Et moi de même avec les Grands Panneaux de l'Orangerie. Les Nymphéas de Monet allaient devenir mon Eliza Doolittle. J'allais les faire parler, et pas qu'un peu ! Penny allait voir ce qu'elle allait voir ! Foi d'animal ! De toute façon, je n'avais présentement rien de mieux à faire et me livrer à des investigations qui s'annonçaient pleines d'embûches pour un résultat non garanti allait occuper mon esprit pendant les semaines et les mois à venir. Tant mieux ! Voici qu'au lieu de me ronger les sangs, j'aurais un os à ronger. Ce serait autrement plus substantiel et moins dommageable que de rester dans l'incertitude. Sans compter que l'occupation de mon temps allait devenir plus rigolote et stimulante que celle consistant à vivre ma vie de tous les jours. Il n'y a pas de petits profits.

Il y a surtout que lorsqu'on cherche, on finit par trouver. C'est un biais de notre cerveau bien connu des neurologues.

(Non, Penny, je ne suis pas fou.)

PARTIE II

« C'est pas ma guerre. »

SYLVESTER STALLONE, *Rambo*

2.1

À la déclaration de la guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie le 28 juillet 1914, suivie dès le 2 août de la mobilisation générale en France, Monet a 74 ans. Il ne peut donc s'engager ni aller se battre pour défendre la patrie en danger. Ce qui ne l'empêche pas d'être affecté, impliqué, partie prenante. Au point de se mobiliser en tant que peintre et de déclarer lui aussi les hostilités. Car dès la fin juillet, il écrit à son ami le critique d'art Gustave Geffroy qu'il vient, je cite, « d'entreprendre un grand travail ». Un grand travail pour une grande cause. Et pour une grande guerre.

Pourtant, Monet ne peint quasiment plus depuis des années, en raison de drames personnels et de problèmes de santé. Et voici qu'il se remet au travail à *cause* de la guerre ! Parce que la situation l'exige. Qu'elle l'oblige et l'insuffle ! L'inquiète aussi. D'autant que son second fils, Michel, est mobilisé le 2 août 1914. Signe de l'anxiété de Monet : il joue de ses relations pour faire réformer son fiston, arguant que,

dix ans plus tôt, Michel avait été jugé inapte au service militaire suite à une fracture du fémur liée à un accident de la route. En vain. L'exemption était temporaire, la fracture resoudée depuis longtemps et, en mars 1915, à l'âge de 37 ans, Michel Monet rejoint le 22^e RI, muni d'une affectation pour le 9^e escadron du train, où il est versé au service automobile. (L'administration militaire a le sens de l'humour. Ou elle est rancunière.) Ce n'est qu'en février 1919 que Michel reviendra à Giverny. Sain et sauf. Même pas blessé. Ce qui n'était pas gagné vu la boucherie mondialisée et nul doute que Monet dut, quatre années durant, craindre le pire pour lui.

Le conflit avec l'Allemagne et l'angoisse qu'il suscite, les horreurs qu'engendre la guerre, les peurs et les cruautés qu'elle fabrique, les vies brisées qu'elle laisse sur le carreau, les corps cadavérés qu'elle abandonne sur le terrain : voilà l'élément déclencheur des Nymphéas qui, d'emblée, sont placés sous le signe de la mort. Pas n'importe quelle mort, non, la mort qui embrase tout, une *guerre totale*. Et Monet d'entreprendre une œuvre d'art totale ! Ce n'est pas un hasard. Ce n'est pas comme s'il avait eu l'idée de ses Grands Panneaux dans un moment de prospérité et de bonheur universels. Qu'on le veuille ou non, une œuvre d'art exprime toujours le contexte dans lequel elle est créée. Elle le réfléchit, que ce soit explicitement ou implicitement.

Ses Grands Panneaux, Monet les peint pendant les quatre années que dure la guerre, quasiment de date à date, façon de lier ce qui se passe sur la toile à ce qui se passe sur le front. Pendant quatre années, il leur consacre tout son temps et toute son énergie, ne cessant de peindre des nymphéas encore et encore, jetant toutes ses forces dans la bataille et détruisant autant qu'il produit, faute de n'être

jamais satisfait du résultat. Faute que, sur le plan militaire, la victoire échappe également ? J'aime l'idée.

Car lui aussi s'acharne, ne lâche rien, retourne sans cesse au combat, sans cesse au chagrin, pris dans la même tourmente. Pris par l'obsession de la victoire et par l'angoisse de la défaite. Qui sait si, consciemment ou inconsciemment, chaque nymphéa n'était pas pour lui une colline à prendre d'assaut, avant de devoir l'abandonner sous la mitraille, pour mieux la reprendre, et ainsi de suite, jusqu'à la folie la plus absurde ? Quoi ? Tant d'efforts pour un nymphéa ? Tant de morts et de vies bousillées pour une putain de colline ? Qui sait si, au gré des nouvelles parvenant du front, chaque panneau n'était pas une bataille en particulier, au point qu'on pourrait les renommer *Reflets sur la Somme*, *Matin à Verdun* ou *Soleil couchant sur les Dardanelles* ? Voilà ce que c'est que de chercher : on trouve des choses qu'on n'imaginait même pas. Car je vois maintenant l'ensemble des panneaux comme un immense paysage après la bataille. Ou comme le paysage d'une immense bataille. J'y vois même, transférés sur la toile, des villages bombardés, des maisons en feu, la campagne éventrée par les obus, tout le théâtre des opérations, l'énorme charnier. Même le mouvement des troupes je le vois. Le panneau intitulé *Les Nuages* ne montre-t-il pas un immense planisphère que menace et dévore, venant de la droite, la mort aux allures d'une terrifiante masse noire, d'épouvantables ténèbres ? Et si les Nymphéas représentaient la dernière vision qu'aurait un soldat agonisant dans les marais de Saint-Gond, avant de fermer les yeux, deux trous rouges au côté droit ? Si j'étais cinéaste, c'est exactement ce que je filmerais.

Mais je m'emballe.

Jean Eustache disait qu'« il n'y a qu'à laisser tourner la caméra et le film se fait tout seul ». Cela vaut pour mon